Qu'est-ce que l'Europe?

Autor(en): **Séverin, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 2

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558508

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— «Oh! est-ce vrai? Est-ce possible... Vous m'avez vraiment prise pour elle...?» —

Je répondis simplement: «Oui», comme si c'était la chose la plus naturelle, la plus évidente . . . Et ce visage qui me regardait, et ces yeux levés vers moi avaient quelque chose de si beau, de presque irréel..., elle semblait transfigurée, la pauvre petite, éblouie par un trop grand bonheur...

Elle me tendit les fleurs avec une assurance qu'elle n'avait jamais eue, elle rangea vivement son petit panier, avec des gestes jeunes et gracieux, se redressa, arrangea son châle... Oui, l'idée qu'elle n'était pas repoussante, que quelqu'un pouvait se tromper et la confondre avec sa sœur qu'on disait si jolie, cela illuminait son pauvre visage, cela remplissait son cœur d'une joie sans pareille...

Grâce à ce mensonge elle allait avoir sans doute une belle fête de Noël, une fête dont elle se souviendrait toute sa vie... Un Noël heureux, pour elle, pour elle seule, — la pauvre petite sans âge, si laide qu'elle faisait peur, — elle, l'abandonnée, la misérable et tremblante petite marchande de violettes qui n'osait pas lever les yeux!

Qu'est-ce que l'Europe?

PAR RENÉ SÉVERIN

L'Europe, une très vieille terre, un problème peut-être un peu moins vieux, mais bien ancien déjà. L'Europe, une réalité géographique donnée, immuable, et vraiment pas très grande; une énigme humaine: politique, sociale, morale, en apparence insoluble, et surtout immense par la valeur des questions qui s'y posent.

La solution d'un problème est toujours urgente. Celle du problème de l'Europe l'est depuis des siècles. Mais, de siècle en siècle, elle est remise, — fuyante et inaccessible. Aujourd'hui...

Aujourd'hui, après trente-cinq ans de catastrophe, latente ou manifeste, la non-solution du problème met l'Europe en danger de mort. Ce ne sont certes pas les lecteurs de cette revue qui méconnaîtront un tel danger, une telle menace, eux devant qui se traitent, mois après mois, dans ces colonnes, des questions de vie ou de mort... Et c'est bien pourquoi il ne nous est point apparu déplacé d'examiner ici, sous l'égide de la Croix-Rouge suisse, les données du problème européen, alors même que cet examen a déjà été fait maintes fois, et par d'illustres auteurs.

*

Dans les premiers jours de la dernière guerre, un Chinois qui vivait en occident depuis quinze à vingt années, et riche des deux cultures, nous fit cette déclaration: «Vous, en Europe, vous ne vous libérerez jamais de vos problèmes ni de vos conflits, parce que vous êtes enfermés, empêtrés dans des complications trop multiples et trop anciennes.»

Révoquons en doute la prévision (en tout cas le «jamais» de si mortel augure), mais écoutons le diagnostic. Car s'il est certain que nous entendons, quant à nous, garder quelque espoir pour l'avenir de l'Europe, il serait malavisé de notre part, à nous les Européens, de rejeter d'emblée le jugement, — sinon la condamnation! — et de contester la véracité des faits: les complications, les complexités de l'Europe ne sautent-elles pas aux yeux?

Mais, précisément parce que notre continent se débat aujourd'hui dans l'angoisse, il y aura peut-être avantage à regarder une fois de plus ces faits, — ces complications, ces complexités, — de façon que s'affermisse au moins notre connaissance, disons mieux: notre conscience européenne de nous-mêmes, et avec celle-ci, qui sait? notre prescience.

Pour éclairer l'avenir incertain de l'Europe, demandons encore une fois ses leçons au passé. Cependant, comme toute histoire est inséparable des lieux où elle se passe, essayons, par un examen qui nous sera assurément plus facile que celui des événements, de rechercher d'abord les leçons de la terre.

La géographie

En un espace restreint, étriqué même, voici le nord avec le midi; l'Irlande avec la Sicile; la Baltique avec la Méditerranée; la banquise toute proche des forêts et des terres fertiles, la Grotte de Fingal, les orangers des Baléares, les palmiers et les fleurs de l'Estérel, l'azur du golfe de Naples; le soleil de minuit et le ciel de la Grèce. Toute la Montagne et toute la Plaine. La steppe aride, les terrains sablonneux, les argiles d'or, les gras pâturages, les vergers plantureux; — il nous souvient de l'un de ceux-ci, situé dans

certaine région française, célèbre au printemps par ses fraises; c'était en septembre, les arbres fruitiers portaient et laissaient tomber tant de pommes, de poires, de pêches, de prunes et même de figues, que le propriétaire (un commerçant en fruits et légumes!) ne les cueillait plus ni ne les ramassait plus, et que le visiteur, presque sans honte ni regret, foulait du pied ces merveilles de la nature, répandues en masse invraisemblable sur les herbes et les graviers.

Or, à quelque cinquante ou soixante kilomètres de cette région, s'étagent déjà les pierriers des Alpes, que domine immédiatement la glauque stérilité des glaciers. A cinq ou six heures de chemin de fer, telle Heide bien connue des voyageurs étale sur des espaces qui semblent infinis son sol pauvre et triste. Au spectacle de l'«ingratitude» de pareilles terres, spectacle qui ne manque jamais de vous pénétrer jusqu'à l'âme, les caractères, assurément, se trempent. Mais simultanément, subrepticement, certaines résistances, au contraire, s'amollissent. Là, plus de barrières contre le rêve, contre la mélancolie inconsciente, contre la nostalgie, contre le désir d'une compensation, contre l'idée d'une fuite (réelle ou imaginaire). Là, également, tout se mêle, tout se confond dans le cœur et dans l'esprit de celui qui regarde, — et qui, le plus souvent, ne peut pas ne pas regarder! Là, rien à discerner. A la première velléité de discernement, le regard se trouve aussitôt comme dilué, comme aspiré par l'horizon fuyant ou trop adouci, ou trop brumeux, ou par la langueur du paysage.

Le seul effet que puisse produire une telle contemplation ne peut être que le repliement. Repliement dans la poésie, sans doute, ou dans la musique, ou dans la philosophie, ou dans la recherche acharnée du cabinet d'études ou du laboratoire. Mais aussi dans la mystique. Ou dans «les mystiques», de toute espèce. Et avec ce risque (qui est parfois, du reste, un bonheur): que la «mystique» domine et commande toutes ces activités de l'esprit, comme la mélancolie du paysage domine et commande la nostalgie du cœur et de l'âme. De ces terres sans sourire émane quasi continuellement une sorte de désespérance physique, naturelle, organique, ici très douce, là plus virulente, ailleurs presque auguste, et à laquelle ni le sentiment, ni l'intelligence ne peuvent opposer autre chose que le désir, l'espoir d'une revanche.

Bien entendu, à part cela, s'entre-choquent en Europe tous les climats que l'on voudra. Et ceux aussi que l'on ne voudrait pas. Le climat brumeux, tout particulièrement. A Londres, cette purée de pois, ce fog aristocratique et malpropre, où, cependant, les embruns salés de la mer et la fumée huileuse du charbon anglais semblent se pénétrer d'émanations plus balsamiques, quoique également lourdes, provenant sans doute de quelque passé fabuleux, en même temps que de quelqu'une de ces îles luxuriantes où le colon britannique s'en est allé jadis, pour échapper aux brouillards de sa patrie.

A Amsterdam, à Hambourg, voici encore le même brouillard, peut-être plus discret, mais plus persistant: une bruine, une légère pluie sans fin, avec, de temps en temps, quelques étranges bouffées capiteuses, tabac parfumé de pipes hollandaises, cigarettes à l'opium des grands transatlantiques. Voiles aqueux, où la respiration souvent s'embarrasse, où circulent d'étranges colorations translucides, et dont les grandes villes maritimes, les ports bataves ou hanséatiques ne s'enveloppent qu'en y mettant une sorte de pudeur souriante et ironique ou de fierté ensommeillée, où l'on devine cette fameuse nostalgie nordique, prête à toutes les aventures. Le romantisme y somnole, y veille, s'y tient assoupi, rêvant d'éclats merveilleux, de lumière, de liberté. Il est vrai qu'à la gare toute proche, un train rapide attend. Plus exactement, il attendait, hélas! Mais est-ce si vieux? Est-ce irrémédiablement fini?...

Le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard à traverser, et voilà que, pour un instant, l'«Appel du Sud», à l'intérieur des âmes, s'apaise, se satisfait; les frimas septentrionaux, les nuits longues et transies, les jours qui languissent sous la ruisselante et froide nuée, tout est oublié. Tout est oublié sous le soleil de la Riviera, dans la chaleur du Midi, dans les parfums, dans l'allégresse des couleurs victorieuses. Mais pour la durée seule des vacances, et pour ceux-là seuls qui ont pu se les accorder.

*

Europe, terre des contrastes. En petit comme en grand. La France, un univers géographique en miniature. L'Espagne, le pays miraculeux, la Huerta, où poussent, splendides, les meilleurs fruits du monde, bananes, grenades, oranges, citrons, raisins; et le pays, l'Andalousie, où la Rocaille règne en souveraine.

La vraie mesure de la valeur des hommes, celle qui fait les hommes vraiment grands et les nations prospères, c'est leur dévouement aux intérêts de l'humanité. *Brunetière.*

Ce n'est pas assez de ne faire aucun mal, il faut encore faire tout le bien possible. *Fénelon.*

Figurons-nous cette rudesse du sol espagnol, cette sauvagerie de la pierre et du sable, que domine immédiatement la hautaine noblesse des lignes et des horizons, pays où le tourment du laboureur se fait austère et grandiose, et s'exhale, sous le soleil de feu, en un lyrisme rauque et superbe. Puis figurons-nous, tôt après, la douceur humide des forêts du centre européen, l'harmonieux déploiement des croupes montagneuses, le repliement mystérieux des sous-bois, — que chantent en *continuo* Selma Lagerlöf ou Jean Bojer, — ou encore la sérénité teintée d'angoisse des lacs finlandais...

Europe, pauvre et riche continent morcelé, divisé, comprimé, — et innombrable! Ton essence, ce sont tes contrastes. Tu n'existes même que par tes contrastes. Pour les contenir, cependant, tu es trop petite, trop exiguë. Richesse et diversité excessives, dans un territoire trop restreint.

Mais cet examen de la terre d'Europe ne nous a montré qu'une des données du problème. Dans un prochain article, nous verrons celle que posent les peuples, habitants trop nombreux et trop divers d'une terre trop petite.

René Séverin.

A propos d'un cours sur la tuberculose

Du 4 au 8 octobre dernier a eu lieu à Genève un cours de perfectionnement sur la tuberculose organisé par la Ligue genevoise contre la tuberculose, avec la collaboration de la section de Genève de la Croix-Rouge suisse et de l'Association des infirmières et infirmiers diplômés. Ce cours, destiné aux infirmières et assistantes sociales, a remporté un succès considérable, puisqu'il fut suivi par près de deux cents participants. C'est la meilleure preuve que cette initiative de la Ligue correspondait à un réel besoin.

Nous ne voulons pas entrer ici dans les détails. Il nous paraît plus intéressant de dégager quelques impressions générales et de voir ce que ces quelques jours passés en commun ont pu apporter de durable à ceux qui eurent le plaisir de les vivre.

Qu'il nous soit permis d'emblée d'insister sur l'élément qui nous a paru conditionner la réussite de cette manifestation: nous voulons parler de la personnalité du Dr Berthet, de Grenoble, qui dirigea le cours. Cet animateur, au dynamisme prodigieux, fut sans cesse sur la brèche, toujours actif, toujours souriant. Tous ceux qui eurent le privilège de l'entendre n'oublieront certainement pas l'enthousiasme communicatif dont il ne cessa de faire preuve pendant ces journées. Mais nous serions injustes si nous ne mentionnions pas également les différents médecins qui, venus tant de Genève que de la Suisse romande, contribuèrent à donner à ce cours une tenue remarquable.

Mais des leçons, si parfaites soient-elles, ne sont que de peu d'utilité si elles ne trouvent des oreilles prêtes à les recevoir. Et je dois dire que ce fut un sujet d'étonnement pour les organisateurs que de voir le désir inlassable de connaissance manifesté par les auditeurs. Ce désir ne se traduisit pas seulement par l'assiduité avec laquelle les cours furent suivis, mais encore par l'animation qui caractérisa les discussions dans les séminaires. Ces derniers groupaient de trente à quarante participantes qui, sous la direction de l'une d'entre elles et sur la base de leurs expériences personnelles, étudiaient les problèmes qui leur avaient été présentés dans le cours: aide sociale aux tuberculeux et à leurs familles, prophylaxie, orientation des services sociaux, réadaptation. Ces échanges d'idées furent certainement des plus fructueux, et nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin.

Ce qui nous a paru augmenter de beaucoup l'intérêt de ces séminaires était la participation de deux délégations étrangères, l'une française et l'autre belge, cette dernière conduite par Madame Derscheid, directrice du Service social hospitalier de l'Œuvre nationale belge contre la tuberculose, de Bruxelles. Nos travailleuses sociales eurent ainsi l'occasion de comparer ce qui se fait à l'étranger avec ce qui se fait, ou plutôt «ce qui ne se fait pas», en Suisse. Il est frappant en effet de constater l'effort remarquable, dans le sens de la solidarité sociale, que sont en train de fournir la France et la Belgique. Nous nous sommes aperçu que les pays dévastés par la guerre avaient acquis un sens de la responsabilité collective qui, en Suisse, nous fait pour le moment cruellement défaut.

Certes, cette emprise toujours croissante du social dans la lutte contre la tuberculose ne va pas sans certaines difficultés. Il est pourtant hors de doute que dans notre pays aussi il y a quelque chose à faire. Nous avons été personnellement très heureux de voir quotidiennement battu en brèche le leit-motiv bien connu de notre politique sociale: «Il n'y en a point comme nous!» Constatons, par exemple, qu'en France ou en Belgique la question financière ne retarde jamais le départ d'un malade en sanatorium, alors que chez nous on sait qu'elle le conditionne.

Nous ne voulons pas terminer ce bref exposé sans rappeler les visites et réceptions qui agrémentèrent le cours: réception par le Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève et le Conseil administratif de la Ville de Genève, qui accueillirent les participants au Palais Eynard; visite du Palais des Nations Unies, avec projection d'un film sur le B. C. G.; collation offerte par le Comité international de la Croix-Rouge, suivie d'un intéressant exposé de Mademoiselle Lucie Odier sur l'activité de cette institution en Palestine; et enfin, déjeuner offert par la Commission administrative de l'Hôpital cantonal. Toutes ces manifestations contribuèrent à tisser entre les participants des liens que ni le temps ni l'espace, souhaitons-le, ne parviendront à rompre.

Dr P. Press.